

QUELQUES JOURS EN CALIFORNIE.

(Suite.)

Mais il nous faut quitter cet obligeant Crésus. Nous sommes seuls à nous rendre aux grands arbres et l'on nous donne un autre char-à-bancs plus solide et un autre cocher. Celui-ci n'a que 17 ans et conduit ses quatre chevaux depuis l'âge de 12 ans. Aujourd'hui il a deux nouveaux chevaux et, pour voir comment ils vont, il nous mène à fond de train. En une heure il a fait huit milles, la moitié du chemin, toujours en montant sur un sol inégal et rocailleux, dissimulé sous une épaisse couche de poussière. Mais déjà nous nous laissons aller au plaisir qu'on éprouve à dévorer l'espace, tout en côtoyant presque constamment un précipice et franchissant de temps à autre les fossés des mineurs et les torrents desséchés sur des ponts primitifs dont les planches ne sont pas même clouées. Si l'on rencontre une charrette dans ce chemin trop étroit pour deux attelages, notre adroit petit George calcule d'un coup d'œil ce qu'il faut de place à l'autre et choisit pour se garder la pente du remblai. Un de nos compagnons pourtant est fort peu enthousiaste de ce genre de locomotion. Il s'étonne surtout de voir notre voiture fortement inclinée braver les lois de la pesanteur et conserver juste assez d'équilibre pour ne pas verser.

A six heures nous n'avons plus que quatre milles à faire et nous sommes en pleine forêt. Mais George connaît merveilleusement son chemin et passe sans hésiter à travers mille géants végétaux qui tous se ressemblent. La lune en se levant donne au bois une teinte de mélancolie romantique : ses rayons pâles et doux glissent à travers les vieux pins et font ressortir leurs noires silhouettes. Le calme le plus profond règne ici, et, gagnés malgré nous par la sauvage et mystérieuse grandeur de cette nature, il nous semble que notre arrivée a quelque chose de solennel.

Mais voilà que nous apercevons une lumière à travers les arbres : c'est l'hôtel. En même temps se dressent devant nous deux énormes tours entre lesquelles passa notre voiture : « ce sont deux des gros arbres » nous dit notre cocher ; mais ces tours sont tellement monstrueuses que, malgré tout ce que nous savons déjà des arbres géants de Calaveras, nous croyons qu'on se moque de nous.

Cent arpents plus loin, nous descendons de voiture au *Mammoth Grove Hotel*, et, après avoir demandé nos chambres et un souper, nous nous empressons de voir de près les deux *sentinelles* qui gardent l'entrée. Ce sont bien des arbres vraiment, chacun de plus de *trois cents pieds de haut* ! nous dit-on, et le plus gros de *vingt-trois pieds de diamètre* ! Cela fait rêver, n'est-ce pas ? Et penser qu'il y a quatre-vingt-treize de ces gros arbres dans les environs immédiats de l'hôtel ! Dix d'entre eux ont chacun trente pieds de diamètre, et plus de soixante-dix entre quinze et trente pieds.

Assis le soir sous la véranda de l'hôtel, en face du *Grove*,

longtemps nous restons à contempler dans une muette admiration cette forêt où les *sentinelles* ne dépassent pas la hauteur de leurs voisins. Oh ! que nous sommes heureux d'être venus ici ! Autour de nous nul bruit. Nous sommes les seuls voyageurs à l'hôtel : il paraît que le Centenaire de Philadelphie fait tort aux Mathusalems de Californie.

D'ailleurs, la saison est déjà assez avancée. Pendant les mois d'été et du printemps, la petite vallée du *Mammoth Grove* est également exempte de la chaleur du bas pays et du froid de la région des neiges. La végétation apparaît avec le mois de mai, et demeure fraîche jusqu'à la mi-octobre. La neige tombe rarement avant le milieu de décembre et disparaît entièrement vers le milieu d'avril. De plus, nous apprend notre hôte qui veut bien nous donner tous ces renseignements, le San-Antonio coule près de là. C'est un des principaux cours d'eau du comté, et ses chutes, distantes de cinq milles seulement, ont 150 pieds de haut, comme le Niagara.

Le dimanche, 24 septembre, fut un grand jour pour nous. Il n'y a pas de temple, partant pas d'office religieux au fond des bois, et il y est permis d'admirer les ouvrages du Créateur ce jour-là comme un autre.

Pendant que l'on selle les chevaux que nous avons commandés, — car nous voulons tout voir — nous dirigeons nos pas vers un kiosque à six ou huit fenêtres, bâti sur la souche d'un des *sequoia gigantea*. La science, émue de la découverte de ces patriarches du règne végétal, avait voulu savoir leur âge, et il avait fallu en couper un pour compter les lignes de croissance. On m'a assuré que celui-là n'avait pas moins que *trente siècles* !... Sa circonférence mesurait quatre-vingt-douze pieds et la longueur du tronc plus de trois cents. Pour l'abattre, cinq hommes se servant de grandes tarières travaillèrent vingt-cinq jours. Des pièces de théâtre ont été jouées et, en 1858, un journal, *The Big Tree Bulletin*, a été imprimé dans cette salle. Tout à côté du kiosque git une section de la tige. Une échelle s'y appuie, invitation muette aux promeneurs.

Notons que c'est en 1852 qu'un chercheur d'or, je crois connu sous le nom d'« Old Dowd », découvrit ici le premier de ces colosses auxquels les Américains ont donné le nom de *sequoia gigantea*.

Mais nous voilà à cheval tous trois et précédés d'un guide, qui va nous piloter au milieu des arbres.

Tout autour de nous, en effet, ce ne sont que conifères géants, et non pas seulement des sequoias, mais aussi des pins, des cèdres, des sapins, qui partout ailleurs paraîtraient énormes, ayant jusqu'à deux cent et soixante-quinze pieds de haut, et communément de dix à onze pieds de diamètre. Ces chiffres, comme tous ceux que je me propose de donner, sont *officiels*, et pour ne pas fatiguer le lecteur, je ne fais que reproduire, quant aux dimensions des arbres qui m'ont le plus frappé, les données que le propriétaire de l'hôtel a bien voulu me procurer.

D'ailleurs, en commençant cette relation de voyage, j'ai promis du merveilleux à mes lecteurs, il taut bien que je tienne parole.

W.

(A continuer.)